

Culture

CULTURE/ Interview

Lily Gladstone «Le storytelling dans lequel Scorsese sauve ma carrière plaît beaucoup»

Perdue de vue après sa révélation en 2016 dans «Certaines Femmes» de Kelly Reichardt, la comédienne a fait un retour éblouissant dans «Killers of the Flower Moon» de Martin Scorsese, qui lui vaut d'être la première femme autochtone nommée pour l'oscar de la meilleure actrice.

Recueilli par Sandra Onana, Envoyée spéciale à Londres Photo Emma Hardy



Lily Gladstone à Londres le 18 janvier 2024 (Emma Hardy/Libération)

On ne l'avait jamais oubliée. Nommée à l'oscar de la meilleure actrice pour son rôle dans *Killers of the Flower Moon* (et devenant, à 37 ans, la première femme autochtone à concourir pour cette récompense qui sera décernée le 10 mars), Lily Gladstone n'est pas seulement le cœur battant du dernier film de Martin Scorsese, saga criminelle sur le massacre des Osage commis en Oklahoma, dans les années 20. Dans le rôle de la survivante Molly Burkhart, cible d'un complot qui a décimé sa famille dans le but de faire main basse sur l'argent du pétrole (avec Leonardo DiCaprio en époux et bourreau imbécile), l'actrice montre une amplitude

extraordinaire, bloc d'endurance et de clarté blanche dans l'abîme du mal, humaine et martyre, presque pas de ce monde. Cette densité donnée au fin fond de ses silences, on l'avait déjà vue chez Kelly Reichardt en 2016 : dans *Certaines Femmes*, portraits d'Américaines perdues dans les confins du Montana, Gladstone partageait alors l'affiche avec Kristen Stewart. C'était cette palefrenière et amoureuse taiseuse, qui fréquentait les cours du soir d'une juriste en galère pour pouvoir la suivre au restoroute du coin, la raccompagner à cheval et la dévorer des yeux. Une révélation. A l'époque, Kelly Reichardt disait à Libération : «Elle est... autre. [...] Je ne peux imaginer ce que serait ce film sans elle, sans ce qu'elle lui apporte émotionnellement. On ne sait jamais à l'avance ce qu'elle va faire. Toutes ses actions trouvent leur source dans l'instant présent et ont quelque chose d'un don qui vous est fait.» Avant ça, elle était une silhouette fugace dans *Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des Plaines)* de Desplechin. Et après ça... Où était passée Lily Gladstone ? A Hollywood, où seulement 0,25 % des rôles avec dialogues sont revenus à des acteurs autochtones entre 2007 et 2022, l'ascension dans un blockbuster à 200 millions de dollars fait désormais parler d'un «Lily Gladstone effect». Née à Browning dans l'Etat du Montana dans un foyer mixte, passée de la réserve des Blackfeet au milieu du théâtre à Seattle, elle a salué les vertus de la persévérance en recevant son Golden Globe 2024. Et nous racontait pourquoi lors d'une rencontre fin janvier, dans un palace de Londres, avec ce mélange d'éloquence et de gravité qui lui confère une trempe impressionnante.



Lily Gladstone (Molly Burkhart) et Leonardo di Caprio (Ernest) (Melinda Sue Gordon/ Cortesy of Apple)

Pourquoi êtes-vous devenue actrice ?

Ça ne m'est pas difficile de répondre, j'en avais envie depuis l'enfance. J'ai toujours eu l'impression d'être une version «actualisée» de moi-même quand je me mets à jouer, d'y trouver ma finalité. Ce n'est pas sans rapport avec ma communauté. Là d'où je viens, raconter des histoires est quelque chose d'important, c'est ainsi que notre sentiment de nous-même a été préservé et nous a été transmis. J'ai grandi auprès de parents et d'une communauté qui veulent ce qu'il y a de mieux pour leurs enfants, et je me suis toujours sentie encouragée à jouer, alors que ce n'était pas le pari le plus infaillible. C'était ce qui brillait le plus fort chez moi, une sorte d'étoile du berger.

Vous grandissez par ailleurs dans un milieu modeste ?

Mon père travaillait sur une grue comme chaudronnier naval, il construisait les bateaux et complétait avec toutes sortes de travaux de maçonnerie. Ce sont des métiers pénibles, qui vous font partir à la retraite quand votre corps vous dit d'arrêter. Il m'a souvent dit que me voir faire ce que j'aimais lui donnait le sentiment que son travail valait la peine. J'avais en tête combien il est facile de se perdre en tant que jeune acteur - j'étais ballerine quand j'étais petite, et l'environnement très compétitif avait tué mon amour de la danse. A la fin de mes études de théâtre, en choisissant de ne pas emménager à New York ou à Los Angeles pour courir les castings, j'ai surtout voulu protéger mon amour du jeu. En aucun cas, je ne voulais qu'on puisse me l'enlever, et j'ai donc trouvé d'autres moyens de créer, via des organisations de théâtre et projets locaux, des programmes arts et médias...

Vous avez dit avoir voulu abandonner le métier à plusieurs reprises. C'était le cas avant que Kelly Reichardt ne vous appelle pour Certaines Femmes en 2015, et de nouveau avant l'appel de Martin Scorsese pour Killers of the Flower Moon...

Dans les deux cas, ma décision n'était pas prise avec un grand d, on peut parler de d minuscule... C'était une sorte de principe de réalité, je m'étais mise à passer des castings à temps plein et me rendais à l'évidence que tout ne se passait pas comme je l'espérais. Juste avant que le film de Kelly Reichardt ne se présente, j'approchais la fin de la vingtaine et me souviens avoir dit à voix haute : «Si cette industrie me veut, qu'elle vienne me chercher !» J'avais l'impression d'avoir fait plus d'efforts que je n'avais reçu de raisons de persévérer jusque-là, il fallait qu'on me rejoigne à mi-chemin... C'est finalement cette semaine-là que mon agent m'appelle pour l'audition de Certaines Femmes. La situation était un peu similaire pour Killers of the Flower Moon. J'avais pratiquement abandonné l'espoir d'avoir des nouvelles de l'audition, que j'avais passée un an auparavant, quand j'ai été rappelée pour un Zoom avec Marty [Martin Scorsese, ndlr].

Aussi une décision, avec un d minuscule, de quitter l'industrie ?

C'est devenu un gros titre parce que [*elle lève les yeux au ciel*] le storytelling dans lequel Marty sauve ma carrière plaît beaucoup. 2019 était la première année où j'avais pu dégager un revenu d'adulte digne de ce nom exclusivement grâce à mon travail d'actrice, en jonglant entre une pièce au Yale Repertory Theatre, des épisodes de séries télé, quatre films indépendants dont deux étaient tournés en même temps... C'était épuisant. Quand la pandémie a tout arrêté, je devais prendre soin de ma grand-mère âgée, je cherchais un travail où fréquenter le moins de monde possible. Je venais aussi de terminer un film indépendant dont je suis très fière, *The Unknown Country*, tourné sur une période de trois ans en collectant à chaque fois quelques milliers de dollars pour financer cinq jours de tournage en équipe réduite, puis en remettant la suite à six mois plus tard quand on arrivait à court d'argent... C'était l'offre la plus sérieuse que j'avais reçue après avoir tourné avec Kelly Reichardt, mais on ne paye pas un loyer avec des films à très petit budget, qu'on tourne de façon sporadique tout au long de l'année. *Certaines Femmes* a été apprécié par une niche cinéphile, mais tout le monde n'a pas considéré qu'il s'agissait d'une performance d'actrice. On a cru que j'étais une employée de ranch locale, sans doute découverte pendant un casting sauvage... C'est une forme de compliment en fin de compte, trouver la justesse d'un personnage au point d'être confondue avec le rôle.

Pourtant, *Certaines Femmes* avait tout d'un film révélation.

Mais après, tout était calme.

Pas de propositions ?

Rien de majeur. Mon métier consistait en gros à attendre que Kelly Reichardt ou Erica Tremblay [réalisatrice de "Fancy Dance", sur Apple TV + prochainement] me rappellent. A ce moment-là, je vis avec mes parents à Seattle, je me filme pour des auditions... Même hors pandémie, c'est rare d'être reçu pour un casting, vous soumettez vos vidéos avant qu'on vous convoque. C'est drôle, Marty m'a dit à quel point il avait finalement adoré ce premier contact sur Zoom, en «télécasting». Je faisais une lecture et il me faisait des retours en temps réel. Le test d'alchimie avec les actrices qui jouent mes sœurs a eu lieu de la même façon, et je n'ai jamais eu d'essai d'aucune sorte avec Leo [Dicaprio] avant qu'on ne m'offre le rôle. Seulement une réunion pour discuter des changements apportés au script et de mes idées concernant le personnage de Molly. C'était un acte de foi de Marty, il était tellement certain que j'étais la personne qu'il voulait. Non seulement l'ensemble du projet avait été suspendu à cause de Covid, mais il avait été complètement remanié et réécrit sans que je ne le sache.

Faire confiance à un cinéaste non autochtone pour raconter l'histoire du peuple Osage n'allait visiblement pas de soi... Le film a parfois été décrié pour la représentation qu'il fait des victimes autochtones, de leurs souffrances et leur agonie, tout en faisant de leurs bourreaux les personnages principaux. Vous saviez que cela diviserait ?

Beaucoup de films de Martin Scorsese divisent, c'est indissociable du genre de cinéaste qu'il est. A mes yeux, il n'est pas tant le réalisateur des *Affranchis* ou de *Casino*, que du magnifique *Kundun*, que peu de gens ont vu. On y suit la formation d'un garçon sélectionné pour accueillir la réincarnation du dalaï-lama, futur leader du mouvement pour un Tibet libre contre la Chine colonisatrice. C'était beau, que ce film-là soit celui qui m'a introduit au cinéma de Marty, ça le liait pour moi à la condition indigène dans l'histoire des colonisations - et aussi grâce à son amitié avec Robbie Robertson [*musicien autochtone canadien, auteur de la BO de «Killers of the Flower Moon»*]. En tant qu'aîné, il avait eu une vie pour apprivoiser ces grands sujets.

La façon dont il s'est remis en question à travers *Killers of the Flower Moon* [*le scénario adoptait initialement le point de vue d'un agent du FBI, avant de se rapprocher de la perspective des Osage et du couple*] me faisait sentir que le film ne parlerait pas simplement de l'exploitation des ressources des peuples autochtones. Mais lui permettrait d'interroger son héritage de réalisateur, sa complicité avec le cinéma d'exploitation en général, le fait de transformer les tragédies en une source de divertissement pour tous. Ma principale préoccupation était, et reste encore à ce jour, de savoir comment les Osages accueilleraient le film. Un grand nombre de ceux qui ont travaillé dessus arrivaient inquiets de savoir ce que Marty allait faire avec cette histoire. Tout comme moi d'ailleurs. Dans ma vie, j'ai souvent eu affaire à des rôles pour lesquels j'avais l'impression de devoir faire des compromis avec moi-même. Le mieux que l'on puisse faire, c'est œuvrer à s'approprier le personnage si des stéréotypes vous mettent mal à l'aise, le tirer vers le haut.



Lily Gladstone et Martin Scorsese. (Melinda Sue Gordon/Courtesy of Apple)

En gros, changer les choses de l'intérieur.

C'est l'idée oui, et l'on sait bien que cela va prendre un moment. Parfois, on auditionne en espérant secrètement qu'on ne nous rappelle jamais - souvent des séries... J'ai commencé le métier dans une microniche, avec une agence du Montana qui s'occupait spécifiquement des talents autochtones et les orientait vers des offres qui leur étaient réservées. Il y a quand même eu un grand changement de l'opinion publique ces quinze dernières années, avec l'idée que des personnes multiculturelles, multiethniques et multiraciales peuvent être castées pour tout type de rôles. Nous nous sommes tués à le dire pendant tout ce temps ! Chaque personnage que je joue comporte de toute façon un élément d'indigénéité quoi que je fasse - Danny DeVito a paraît-il l'habitude de dire que chaque rôle qu'il joue est celui d'une personne de 1,44 m. Finalement, le travail avec Marty a eu lieu d'une manière prévenante et collaborative qui a dépassé mes espérances. Ce qui est merveilleux, c'est qu'il s'agit en fait du cinéaste indépendant le mieux financé du monde. C'est comme s'il déployait un énorme budget pour fabriquer un film indé.

Un film indé à 200 millions de dollars !

Exactement. La différence, c'est que quand vous désirez une chose, on vous la livre instantanément sur un plateau. Comme on vous débarrasse de tous les tracas pratiques, vous pouvez vous consacrer entièrement à la création. Je n'ai fait l'expérience d'un tel niveau de liberté que dans des films à budget nul, ou illimité. Dans les deux cas, rien ne sert de penser à l'argent. C'était un bonheur de créer avec Marty, avec Leo, avec Bob [*Robert de Niro*]. On pourrait se dire que ces trois hommes, adulés comme des dieux, dont les rôles ont complètement façonné le catalogue des «film bros» [*amateurs d'un cinéma à connotations viriles, plutôt blanc, hétéro et masculin*], exercent une forme d'autorité qui empêche les femmes d'y participer. Ils se sont révélés complètement humbles, artistiquement investis, dépourvus d'ego. Marty n'avait aucun problème à laisser tomber une idée sur-le-champ si elle posait problème à un consultant Osage, changer le cours d'une scène si j'avais l'impression qu'il n'accordait pas assez de dignité à Molly.

Quels changements avez-vous par exemple apportés au script ?

Mes idées ont nourri ma prestation, en étroite collaboration avec les consultants Osage. L'une des plus importantes à mes yeux, qui permettait de donner son sens à l'histoire et a changé la façon dont Leo lui-même abordait son personnage, vient de notre refus, à Marty et moi, de qualifier le film de western. Encore récemment dans une interview où le terme a été lâché, il m'a lancé ce regard qui veut dire : «Encore ce mot ! On n'y échappera pas !» Il a souvent concédé qu'il a grandi en regardant des westerns, mais ce n'est pas les films qu'il a envie de faire. Ça fait du bien de se dire que les histoires d'autochtones peuvent exister en dehors de ce genre, que nous existons en dehors du rôle de peuple conquis. Une clé m'a surtout été fournie

par l'un de mes profs d'osage, très investi contre la disparition des langues autochtones. Il m'a dit : *«Ce film, en fait, c'est une histoire d'escroc.»* [«*trickster story*», «*show-me-kah-see*» dans le film, traduit par «*coyote*»]. Quand Molly appelle Ernest [Leonardo Dicaprio] de cette façon, elle ne le traite pas simplement d'animal mais de crapule, une figure qui peuple les folklores autochtones et avec laquelle j'ai moi-même grandi enfant, chez les Blackfeet. Ce sont des contes d'avertissement, souvent drôles, qui vous mettent en garde contre un personnage de truand à l'allure charmante. On a eu l'autorisation d'ajouter cette analogie au script, et elle permettait de donner à Molly une longueur d'avance sur Ernest. Quand elle le traite de coyote, dès leur première rencontre, elle lui dit : *«Crois-moi, je sais comment finit cette histoire.»*

Cela ajoute en effet une couche d'ambivalence. Le film tourne autour de l'aberration de pouvoir à la fois aimer sa femme en faisant assassiner les siens. Pour Molly, savoir qu'on lui veut du mal tout en croyant Ernest incapable de comploter son meurtre...

Les suspicions de Molly envers Ernest, ses mauvais penchants de joueur, de buveur, peut-être même ses infidélités, ont un angle mort. Elle sait Ernest capable de beaucoup, mais pas de ça. C'était essentiel d'avoir cette scène de confrontation morale à la fin, quand elle demande : *«Qu'avais-tu mis dans mon insuline, show-me-kah-see ?»* C'est la manière dont se referment ces contes traditionnels, avec une leçon à retenir pour les dupes qui n'ont pas su voir les signes funestes. Nourrir le rôle de cet imaginaire m'a énormément aidé. Je continue à taquiner Marty en lui disant qu'il a inventé un nouveau genre de «film noir» [en français], appelons-le «trickster noir».

Vous avez dit avoir toujours su que le métier d'acteur serait votre activisme...

Historiquement, 95 % de notre population a été anéantie par un génocide et nous sommes toujours là. Par essence, être un acteur autochtone relève de l'activisme. En 2012, j'ai eu la chance de rencontrer John Trudell [leader de l'American Indian Movement, acteur et poète] à un festival où était projeté mon premier film, *Winter in the Blood*, et où il présentait un documentaire. C'était avant le mouvement «Idle no more» [«Fini la passivité»] pour les autochtones au Canada, avant le soulèvement de Standing Rock. Je lui avais dit : *«Vous avez tant fait pour nous, et je ne sais pas quelles sont les causes de ma génération, quel doit être l'endroit de notre activisme ?»* Il m'avait répondu avec une analogie - qui vient de l'époque des internats où l'on assimilait les enfants, en leur apprenant à avoir honte d'être autochtones : *le pays indien est une camionnette en panne, laissée à l'abandon sur le bord de la route.* *«L'American Indian Movement a été le cric qui a remis le pneu en place, et nous l'avons fait pour que votre génération puisse conduire là où elle l'entendra.»* Cela donne une idée de ce que peut être notre œuvre. Donner à entendre nos voix, questionner les représentations, alors qu'on a essayé de nous effacer en tant qu'être humains. C'était il y a douze ans, et une nouvelle génération est en train d'entrer dans un monde de représentations plus complet. En tout cas, nous travaillons à écrire ce monde pour elle.

Killers of the Flower Moon de Martin Scorsese avec Lily Gladstone, Leonardo DiCaprio... 3 h

26. Sortie en VOD jeudi.